

DES
COMPENSATIONS
DANS
LES DESTINÉES HUMAINES

DE L'IMPRIMERIE DE M^{XB} V^B COURCIER.

DES
COMPENSATIONS
DANS
LES DESTINÉES HUMAINES.

TROISIÈME ÉDITION,
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME TROISIÈME.

PAR M. ET M^{ME} AZAÏS.

PARIS,

Chez LEDOUX et TENRÉ, Libr., rue Pierre-Sarrazin, n° 8
Et chez BÉCHET, Libraire, quai des Augustins, n° 57.

1818.

DES COMPENSATIONS

DANS

LES DESTINÉES HUMAINES.

HISTOIRE DE M^{ME} DE BELVAL.

J'AI perdu mon père et ma mère de si bonne heure, que je n'ai pu en conserver aucun souvenir. Je fus livrée, comme pupille, à un oncle dur, despote, violent, sans délicatesse, et très intéressé. Sa femme était méchante, impérieuse; je ne pouvais tomber en de plus mauvaises mains.

Je ne vous parlerai point de mon enfance; elle fut malheureuse, mais sans évènements; je vais prendre mon histoire à l'époque de ma jeunesse.

Mon caractère était vif et décidé; j'étais laide, même à quinze ans; mais je plaisais beaucoup parce que l'on appelait ma taille, mes grâces, mes manières; et comme, avec ces avantages, j'annon-

çais du courage, de la force, beaucoup de résolution et de franchise, on me pardonnait de manquer de douceur et de beauté.

J'avais atteint l'âge de dix-huit ans, et les défauts, les absurdités, les mauvais traitemens de mon oncle et de ma tante, avaient encore augmenté l'âpreté naturelle à mon caractère, lorsque mon oncle vint un jour, pour la première fois, me parler de mariage. — Julie, me dit-il, je vais vous établir; il se présente pour vous un parti très convenable; je vous donnerai un bel état de maison; votre tante va vous nommer l'homme qui vous épouse, et elle vous apprendra de quelle manière vous devez vous conduire à son égard.

Mon oncle sortit sans m'en dire davantage, et avec l'air d'un homme profondément certain de mon obéissance, ou peut-être voulant la rendre plus facile en ne paraissant point en douter.

Ma tante entra l'instant d'après; elle me trouva parfaitement tranquille. — Votre oncle vient de vous parler, me dit-elle. — Oui. — C'est M. de Villarzel qui vous demande en mariage. — Cela peut être. — Votre oncle lui a déjà fait une promesse positive; il demande maintenant un entretien avec vous; je vais vous apprendre ce que vous devez lui répondre. — Vous savez donc, ma tante, ce qu'il doit me dire? — Certainement; ce que

l'on dit partout ; il vous pressera de lui donner votre cœur, d'accepter ses vœux, ses dons, ses hommages. — Bien, ma tante ; s'il doit me parler ainsi, ma réponse est toute prête ; je n'ai pas besoin qu'elle me soit inspirée ; et d'ailleurs, une fois pour toutes, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, je ne répondrai jamais que d'après moi et mes sentimens.

Je vis que ma tante s'irritait ; je me levai ; je la saluai froidement, en lui disant qu'il était fâcheux pour elle et pour moi qu'elle ne me connût pas encore : si j'avais moins de force, ajoutai-je, les injonctions que je reçois me feraient prendre des résolutions opposées à celles que l'on désire. Mais non ; je connais mes droits, et je ne veux point les dépasser. Je ne me marierai jamais sans l'examen et l'approbation de mon cœur ; il est possible que M. de Villarzel le mérite ; je ne me laisse point prévenir contre lui par la manière dont on me le présente pour la première fois ; je sais, d'ailleurs, que je suis mineure et en tutelle ; tant que je serai mineure, je prendrai le consentement de mon oncle pour toutes les choses importantes ; mais soyez bien sûre que ni vous, ni mon oncle, n'obtiendrez jamais rien de moi que par mon libre consentement.

Après avoir parlé ainsi d'un ton très calme, je

me retirai dans mon appartement, sans que ma tante, qui paraissait interdite, songeât à m'arrêter ni à me suivre.

Le soir, M. de Villarzel me fut présenté par mon oncle; il était doux et honnête, mais froid et réservé; il me fit les complimens d'usage, avec un ton de déférence et de délicatesse qui me donna de ses mœurs une idée avantageuse; mais en même temps la facilité et même l'urbanité de ses expressions me montrant que son cœur n'était rien moins que touché, je lui répondis: — Je ne désire, monsieur, me marier qu'avec l'homme qui, non-seulement m'inspirera beaucoup d'affection et d'estime, mais à qui j'inspirerai ces sentimens moi-même; sans cela, le consentement que je lui donnerais serait coupable, car je n'aurais point, en l'épousant, l'espérance de faire son bonheur.

M. de Villarzel parut fort étonné. On m'avait peint comme une jeune personne qui, n'ayant jamais vu le monde, serait même hors d'état d'entendre les choses flatteuses qu'on lui dirait; et qui-conque connaissait mon oncle ne devait point présumer qu'une fille élevée dans sa maison, pût avoir quelques idées fortes et de l'élévation dans le caractère. M. de Villarzel, en me regardant, passa bientôt de la surprise à un embarras dont je fus bien plus touchée que je ne l'avais été de sa

politesse. — Mademoiselle, me dit-il, mes espérances viennent d'acquérir tant de prix par leur objet, que je crains d'être présomptueux, en les conservant encore.

Je ne répondis que par un obligeant sourire. — Allons, allons, M. de Villarzel, dit grossièrement mon oncle, vous lui demandez son avis, je crois ! traitez-la comme si elle était déjà votre femme. — Si je l'osais, répondit M. de Villarzel, ce serait pour montrer, sans réserve, à mademoiselle, combien elle me pénètre d'attachement et d'estime. — Eh bien ! c'est donc une chose faite ; le mariage est décidé, fixons le jour du contrat. — Je vous prie, monsieur, de laisser entièrement à mademoiselle le temps et la liberté de fixer ce que je dois attendre. — Eh ! bon Dieu, quel singulier langage ! ce n'est pas ainsi que vous nous avez d'abord parlé ; ne savez-vous donc plus que je suis le maître de son sort ? — Je sais que mademoiselle est sous votre dépendance. — Vous savez ce qui n'est point, interrompis-je avec vivacité.

Ces derniers mots de M. de Villarzel, ses ménagemens pour mon oncle, pour un homme si absurde et si dur, venaient de détruire, en un instant, l'effet de ses paroles précédentes. Je me tournai vers lui, en faisant porter sur lui seul la révolte que mon oncle sur-tout excitait dans mon esprit ; je lui

dis avec fierté : Monsieur, les engagements que vous aviez pris d'avance avec mon oncle, étaient très humilians pour moi, et je vous déclare que je ne les tiendrai pas, quoique vous paraissiez me croire sous sa dépendance.

En disant ces mots, je sortis précipitamment ; j'avais besoin de respirer ; je me promenai seule, j'étais très agitée ; la conduite de M. de Villarzel se présentait d'abord comme très offensante, et bientôt sa douceur, l'expression de ses regards, ses paroles délicates et généreuses, m'accusaient d'avoir manqué de modération ; je sentais que ce n'était réellement que mon oncle qui m'avait irritée ; mais je me demandais aussi quel était le caractère de M. de Villarzel qui, avant de me connaître, s'engageait à m'épouser, et qui, à l'instant où je paraissais lui inspirer de l'inclination, ménageait l'homme méprisable par qui j'étais opprimée.

J'en étais là de ma discussion solitaire, lorsque ma petite cousine Rosalie, fille de mon oncle, courut vers moi : Tenez, me dit-elle, voilà une lettre de M. de Villarzel ; c'est maman qui vous l'envoie, et qui vous prie d'y répondre plus honnêtement qu'à ses conversations ; je reviendrai bientôt chercher la réponse.

J'ouvris cette lettre ; voici à peu près ce qu'elle contenait : « Mademoiselle, je vous ai offensée ;

j'en ai un vif regret, quoique mon offense n'ait pu être qu'involontaire; si, avant de prononcer le mot qui vous a fait de la peine, j'étais parvenu à vous faire lire dans mon cœur, vous m'auriez pardonné les ménagemens que j'ai montrés pour les personnes qui, sans pouvoir disposer de votre main, tiennent réellement votre sort sous leur dépendance. Il est naturellement dans mon caractère de n'irriter personne. Le vôtre est d'une fierté très estimable, mais peut-être trop prononcée; l'abus des droits que l'on a exercé sur vous, paraît vous avoir mise trop fortement en garde contre tout ce qui pourrait ressembler à de la condescendance. Il y a plus de justice dans le reproche que vous me faites de vous avoir demandée en mariage avant de vous connaître; ce tort vous paraîtrait cependant excusable, si je pouvais vous dire quel était l'état de mon cœur au moment où j'ai fait cette demande, et quelle idée on m'avait donnée de vous. Il m'a suffi de vous voir un instant pour être détrompé; je reconnais maintenant que vous possédez, seulement avec un peu d'excès, les qualités les plus heureuses. »

Cette lettre me toucha vivement par la délicatesse avec laquelle la brusquerie de mon caractère m'était reprochée. Il faut, me dis-je, que M. de Villarzel soit un homme estimable et qu'il m'estime

moi-même, pour me parler avec cette franchise adoucie, la première fois qu'il m'écrit. Je lui répondis à l'instant, à peu près en ces termes : « Vous avez jugé mon caractère; c'est à moi à dire avec franchise ce que vous m'avez fait entendre avec beaucoup d'égards et de politesse; je suis devenue exigeante et irritable, parce que j'ai été maltraitée; dans mon estime, j'ai mis la force au-dessus de toutes les qualités; vous m'apprenez aujourd'hui à estimer aussi la douceur et la déférence; je sens, monsieur, que si vous vous plaisiez à l'entreprendre, vous me rendriez capable de céder à la raison et à la sagesse. »

J'appelai ma petite cousine; je lui donnai ma lettre; elle la porta à M. de Villarzel. Il revint le lendemain; il demanda à ma tante la permission de causer avec moi; dans cette conversation, et dans celles qui la suivirent, il me montra son aménité, son indulgence pour les défauts d'autrui, sa sévérité pour lui-même. Nous prîmes l'un pour l'autre une affection sincère, à laquelle, cependant, ce que l'on appelle amour demeura étranger, mais qui, depuis ce temps, n'a fait que se fortifier; aujourd'hui encore elle est ce qu'elle sera toujours, parfaite et inaltérable.

Comment cela? Et quel est donc ce M. de Villarzel, dit M^{me} de Belfort? — Vous le saurez bien-

tôt, et vous reconnaîtrez que mon estime et mon affection ne sauraient être mieux fondées.

Je reprends mon récit. Mon oncle paraissait très mécontent, non-seulement de moi, mais de M. de Villarzel; il trouvait fort mauvais que j'eusse été appuyée dans ce qu'il appelait mon insubordination et ma révolte; il me cherchait des torts, il en cherchait à M. de Villarzel, qui ne s'écartait jamais, dans ses conversations avec lui et ma tante, d'une douce et touchante dignité. Il me fut aisé de voir que, pour des raisons dignes de sa cupidité et de son orgueilleux caractère, mon oncle ne voulait plus me donner pour époux un homme disposé à me traiter avec beaucoup d'égards, et en même temps à soutenir mes droits. M. de Villarzel l'ayant prié plusieurs fois de fixer le jour et les arrangements de notre mariage, il avait éludé avec humeur, et en employant des expressions désobligeantes. Ma tante se mettait toujours en tiers dans mes conversations avec M. de Villarzel, et par son aigreur, elle cherchait à le rebuter, à exciter mon impatience. Je conservais, à l'exemple de M. de Villarzel, de la modération et de la douceur; mais je voyais bien que mon oncle et ma tante méditaient un nouveau projet, et me préparaient bien des peines. Je ne me trompais point. Un jour que

nous causions en présence de ma tante, mon oncle entra; sa physionomie peignait ce genre de satisfaction odieuse qui résulte des succès de la méchanceté et de l'avarice. Ma nièce, me dit-il, vous étiez guidée par une très bonne étoile, ou, si vous le voulez, par une prudence très remarquable, lorsque vous repoussiez les vœux de M. de Villarzel; je bénis votre résistance; mon devoir de tuteur est d'accepter, pour vous, un parti beaucoup plus avantageux qui se présente aujourd'hui. M. de Villarzel étant très loin d'avoir le rang et la fortune du jeune homme que l'on me propose, je le prie de ne plus employer son éloquence qu'à vous disposer en faveur de la raison. Je vais m'occuper de vos plus pressans intérêts; je vous laisse avec votre tante.

Mon oncle sortit; j'étais indignée; M. de Villarzel lui-même se possédait à peine; cependant, avec une expression et un regard que je sus très bien comprendre, il me dit : Mademoiselle, les intentions de M. votre oncle méritent votre reconnaissance; mais nous avons pris maintenant, l'un pour l'autre, une confiance qui ne peut plus s'affaiblir.

A ces mots, il se leva, prit ma main qu'il serra avec tendresse, salua froidement ma tante, et se retira. A peine fut-il sorti, que je me retirai moi-

même dans mon appartement, sans dire un mot à ma tante.

Le lendemain, je reçus, comme je m'y attendais, une lettre de M. de Villarzel, lettre pleine de sentimens nobles, et d'une raison touchante; lettre moins vive, mais bien meilleure que ce que l'on appelle vulgairement une lettre d'amour. Je me hâtai de répondre : Mon ami, lui dis-je, je suivrai votre exemple; je suspendrai mes regrets et mes plaintes. Nous nous aimons, et ce sentiment est légitime; conservons-le dans nos cœurs, avec la pureté qui nous le rend cher. Mon union avec vous sera le premier acte de ma liberté; en attendant, je mériterai mon bonheur par ma résignation. Vous m'approuverez, mon ami : nous avons, l'un et l'autre, également besoin d'amour et de devoir. Soutenue par votre estime, je respecterai les lois imposées à la jeunesse. Ces lois, comme vous le dites, sont généralement utiles. Nous sommes au nombre des exceptions malheureuses; mais nous souffrons moins de nos épreuves, que nous ne jouirons d'être en paix avec la vertu.

J'achevais cette lettre, lorsque mon oncle me fit appeler. Il s'assit, et me fit signe d'en faire autant. — Ma nièce, me dit-il, il ne faut plus d'enfantillage; ce serait aussi inutile que déplacé. Vous allez épouser un homme titré, dont la fortune est

immense; vous avez plu sans vous en douter : vous recevrez aujourd'hui la visite du comte de Belval, et vous lui ferez l'accueil que vous devez à son rang, à ses intentions, à mes engagements et à mes ordres.

Mon oncle, en parlant ainsi, avait pris un ton important et élevé; il semblait étaler orgueilleusement son autorité et ses espérances. Je lui répondis froidement : Mon oncle, je me retire dans mon appartement. J'ai l'honneur de vous dire que ma porte sera fermée à M. le comte de Belval; vous voudrez bien lui épargner une tentative inutile.

Je me levai; mon oncle se plaça devant la porte d'un air furieux. — Mademoiselle, vous ne sortirez d'ici que pour être madame de Belval, ou pour vous rendre dans un couvent. — Je suis prête à partir. Vous auriez dû, mon oncle, commencer par cette proposition; j'aurais mis à vous obéir un empressement qui aurait prévenu votre colère. — Hé bien, mademoiselle! me dit mon oncle en mordant ses lèvres, que se soit la même chose pour vous; si vous n'avez pu prévenir ma colère, vous avez du moins le mérite de la dissiper : vous partirez demain. — Demain, mon oncle.

Je passai le reste du jour à écrire à M. de Villarzel, et à faire les apprêts de mon départ.

Le lendemain, je quittai les lieux où j'avais